

PROLOGUE

ANNA

JE SUIS EN RETARD le jour de la rentrée. J'aimerais avoir une excuse valable : ma voiture est tombée en panne, je n'ai pas trouvé la salle, un essaim d'abeilles m'a attaquée pendant que je traversais la cour, n'importe quoi, je ne sais pas... Rien ne tient la route. Je n'ai pas de voiture, mais un scooter. Comme je suis en licence, je connais bien la fac. Et les abeilles butinent tranquillement.

La vérité, c'est que je me suis arrêtée sur le chemin pour avaler un Coca light et un sachet de noix de cajou. J'étais affamée... C'était une de ces envies qu'on ne peut pas réprimer. Mais peu importe, je déteste être en retard. Ça donne une mauvaise impression.

Douloureusement consciente du regard que me lance la prof, je remonte le plus discrètement possible l'allée qui longe les rangées de pupitres alignés tout en me réprimandant intérieurement. Je trouve une place au fond de la salle. Au moment de m'asseoir, je remarque qu'un type est arrivé juste après moi. Vu la façon dont il trotte, lui non plus n'a pas l'air très à l'aise. Il s'assoit juste à côté de moi. Je ne le regarde pas, je suis bien trop occupée à sortir mon bloc-notes en faisant semblant d'être parfaitement organisée pour suivre ce cours magistral. Je crois que ça n'a pas suffi à convaincre la prof, mais au moins, elle ne m'a pas fait de remarque et commence tranquillement l'appel.

Lorsque vient mon tour de répondre en annonçant mon nom et mon année, j'entends un profond soupir. C'est mon voisin. Ça me semble si étrange que je me tourne vers lui...

Et je le vois. À la seconde où nos regards se croisent, une vague de chaleur traverse mon corps, ma respiration se coupe et mes tétons durcissent. Cette sensation est si troublante que je reste clouée sur ma chaise, une main plaquée sur ma poitrine pour calmer mon cœur qui s'emballe.

Ce qui est étrange, c'est que ce type a l'air aussi secoué que moi. Ce n'est pas possible. Personne ne m'a jamais regardé comme ça. Peut-être qu'il est simplement surpris parce que je le dévisage ? Oui, mais il me dévisage aussi. Il ne me quitte pas des yeux.

Ce qui est encore plus étrange, c'est qu'il me semble le connaître depuis des années. C'est ridicule. Même si je le trouve étrangement familier, si je l'avais déjà rencontré, je m'en souviendrais : un type aussi canon, ça ne s'oublie pas.

Je me demande bien d'où me vient cette sensation de connexion... En tout cas, elle me déplaît. Il y a aussi ce petit couinement de satisfaction qui résonne en moi, comme si j'avais enfin trouvé la paire de chaussures parfaite après une longue et pénible séance d'essayage.

Il se met à parler, sans cesser de m'observer. Je suis tellement perdue qu'il me faut une seconde pour comprendre qu'il répond à l'appel de madame Lambert.

— Drew Baylor. Troisième année.

Sa voix m'évoque la saveur d'un carré de chocolat noir dégusté pendant une chaude nuit d'été...

Et elle provoque une réaction collective. Les autres étudiants émergent de leur léthargie matinale, se tournent vers lui et se mettent à chuchoter. Il les ignore, ne regarde que moi. Cela me gêne. *Drew Baylor*. Son nom se répand dans toute la salle, porté par le bruissement des conversations. Ma mémoire s'active. *Le quarterback*¹. Je ne me suis jamais vraiment intéressée aux membres de notre glorieuse équipe de football américain. Son nom est perdu quelque

¹ Le quarterback est un poste offensif au football américain, chargé de coordonner l'attaque. (Toutes les notes sont du traducteur.)

part dans mes connaissances générales sur la vie de la fac, quelque part entre les horaires de la BU et l'existence de l'association des étudiants.

Quelle déception ! Un super quarterback, la belle affaire ! Ça ne m'intéresse pas de faire connaissance avec lui. Pas du tout. La poitrine serrée, je tourne la tête, bien décidée à l'ignorer. Enfin... plus facile à dire qu'à faire.

Je tente de m'éclipser dès la fin du cours, mais dans mon empressement, je percute un véritable mur de muscles. Pas besoin de lever les yeux pour savoir qui j'ai heurté. Nous restons l'un en face de l'autre à nous jauger en silence. Enfin, moi, je fixe sa poitrine en essayant d'ignorer son regard, dont l'ardeur m'ébouillante la cervelle. Cette situation m'énerve ; alors, je redresse mes épaules et je fais tout mon possible pour arborer un air dédaigneux. Mince, ça ressemble à quoi, un « air dédaigneux » ? Je n'ai pas le temps d'y réfléchir, car nos yeux se croisent encore.

Oh non !...

J'ai l'impression que mes genoux vont flancher. Je suis perdue, mon cerveau reste en carafe.

Mon Dieu qu'il a l'air fort. Il irradie littéralement des vagues de chaleur et de vitalité. Il est possible que je sue un peu. Il est assez proche de moi pour que je puisse détailler la barbe de trois jours qui court le long de son visage anguleux, ou admirer les reflets dorés de ses cheveux châtain. Ils sont relativement courts. Quelques épis se dressent au sommet de son crâne et à l'avant, juste au-dessus de son front. Ils sont légèrement aplatis sur le côté, comme s'il avait sauté de son lit pour partir directement à la fac sans prendre le temps de se coiffer. Mais je ne pense pas que ça soit le cas, car il sent merveilleusement bon. Il dégage un parfum où se mêlent la fraîcheur d'une brise matinale et la douceur d'une amandine sortie du four. J'ai envie de me pencher vers lui pour inhaler une meilleure bouffée, mais je me retiens.

Ce silence entre nous devient de plus en plus embarrassant. Je ne peux m'empêcher de lui jeter de nouveau un coup d'œil, juste à temps pour le surprendre en train de se redresser en étouffant une vague inspiration, comme si lui aussi avait voulu me renifler en douce. C'est louche. Il plonge ses mains dans les poches de son jean, adoptant une posture décontractée en arborant un beau sourire qui creuse une légère fossette sur sa joue gauche.

Je suis à deux doigts de sourire, de laisser tomber mon attitude distante, mais les mots qu'il prononce fichent tout par terre. Le rythme doux de sa voix me subjugue tellement qu'il me faut quelques secondes pour comprendre ce qu'il vient de dire.

— Salut, chère rouquine plantureuse.

Mon élan de sympathie s'arrête brusquement. « Rouquine plantureuse » ? C'est quoi, ce délire ?

Je le fixe en écarquillant les yeux, trop choquée pour lui lancer un regard noir. Il me lance un regard en coin sans se départir de son fichu sourire, attendant tranquillement que je lui réponde. Mais je reste bloquée sur une chose.

Il m'a appelée « rouquine plantureuse ». « Plan-tu-reuse ».

Sa tirade m'a coupé le souffle. Pourtant, il n'a pas complètement tort. Je suis rousse. Donc, il arrive qu'on m'appelle « la rouquine », ça ne me dérange pas plus que ça. C'est l'adjectif « plantureuse » qui me dérange. J'étais boulotte pendant mon adolescence et, même si j'ai perdu assez de poids pour arriver à juste ce qu'il faut de courbes harmonieuses, je suis toujours très sensible aux remarques sur mon corps. Et même s'il ne pensait pas à mal, la remarque maladroite de ce type rouvre des plaies. Je parviens tout juste à articuler :

— Qu'est-ce que tu viens de dire, là ?

Son expression se mue en une sorte de grimace honteuse.

— Heu... Si je réponds « Rien du tout », ça sera suffisamment crédible pour qu'on passe à autre chose ?

Là, il parvient presque à m'arracher un sourire. Ça ne fait que m'énervier davantage.

— Non.

Il esquisse un mouvement de recul.

— Détends-toi, j'essayais juste de...

Je le pointe du doigt en déclarant d'un ton sec :

— Mec, ne me demande pas de me détendre alors que tu viens de m'insulter.

— Mec ?

Il vient de répéter ça bêtement en ricanant à moitié.

— Je ne suis pas « plantureuse ».

Ma voix tremble légèrement. Je m'en veux de ne pas mieux masquer mes émotions.

Il rejette vivement sa tête en arrière, comme si je l'avais surpris. Il essaie de masquer cette réaction en posant ses mains sur ses hanches.

— Je ne voulais pas t'insulter, je te le jure. Je voulais juste rendre hommage à ton... point fort.

Ses yeux caramel s'attardent au niveau de ma poitrine. J'ai l'impression que mes seins sont mis à nu, ils me semblent comprimés, et, à ma grande honte, je sens mes tétons qui dardent. Il le voit et inspire bruyamment.

Oh ! et puis merde, il se croit où, là ?

— Lève les yeux, ducon !

Il sursaute, plante ses yeux dans les miens.

— Désolé.

Puis il ajoute, sans gêne :

— J'aimerais te promettre que ça ne se reproduira pas, mais honnêtement... je ne peux pas... rouquine.

— Eh bien ! T'en tiens une couche !

Il se gratte la nuque en plissant les yeux, comme si ma vue lui était subitement pénible.

— Écoute... On peut repartir à zéro ?

Il me tend une main énorme, qui prolonge un bras nouveau.

— Salut... Je m'appelle Drew.

Je reste immobile. Il laisse retomber son bras.

— Je sais qui tu es.

Son sourire réapparaît, plein de suffisance. C'est pourquoi je précise :

— Tu t'es identifié il y a moins d'une heure, pendant l'appel.

Sa confiance est ébranlée, mais il ne s'avoue pas vaincu. Je dois le reconnaître, il est persévérant.

— Au moins, tu t'en souviens. Comme je me souviens du tien... Anna Jones.

Je masque ma surprise et je croise les bras.

— Ça ne m'intéresse pas de « repartir à zéro ». Je n'ai pas de temps à perdre avec un abruti égocentrique qui reluque ma poitrine en m'affublant d'un sobriquet ridicule.

J'aurais dû le quitter sur ces mots, mais j'ai commencé à m'emporter.

— Enfin quoi... « rouquine » ? Sérieux ?

Cette fois, c'est lui qui me regarde comme deux ronds de flan. Il n'arrive pas à croire qu'il est en train de se faire remettre à sa place par une nana qui, visiblement, est en train de péter les plombs.

— T'aurais pu être un peu original en m'appelant blondinette, non ?

La blancheur de ses dents étincelle le temps d'un bref sourire.

— Une approche plus... ésotérique, disons ? Ça pourrait marcher, oui. Mais cela sonne un peu trop comme un sarcasme à mon goût.

Je cligne des yeux. Sa réplique me fait frissonner... de plaisir. Un beau visage est une chose, mais un esprit affûté a tout pour me séduire. Surtout quand il s'accompagne d'un large sourire comme le sien. Pas de colère ni d'orgueil mal placé, il attend simplement la prochaine repartie, appréciant l'échange.

Curieusement, *moi aussi*, j'apprécie. Je fais un effort pour garder mon air blasé tout en lui répondant.

— Je ne sais pas si tu es au courant, Baylor, mais pour t'adresser à quelqu'un, tu peux utiliser son nom. La plupart des gens procèdent ainsi, c'est plutôt efficace...

Tout en parlant, je me penche vers lui. Comme par hasard, il décide de faire de même. Son odeur et sa chaleur m'enveloppent. Je sens mes jambes défaillir lorsque je termine ma phrase :

— Tu devrais essayer la prochaine fois.

De fines lignes blanches se déploient aux coins de ses yeux, probablement dessinées par les nombreuses heures passées à plisser les yeux sur le terrain lorsque le soleil brille. Ces lignes s'accroissent tandis que sa voix confine au murmure :

— Dommage, je pensais plutôt t'appeler... *Tête brûlée*.

Il se retient de rire, mais ça se voit.

Je serre les dents en crachant presque :

— Va te faire foutre.

Juste ce qu'il attendait.

Ses narines se dilatent tandis qu'il prend une profonde inspiration. Son regard est brûlant.

— Pas pour le moment... *Jones*.

Encore un point pour lui, car il a réussi à me déstabiliser et m'affubler d'un surnom en une phrase. Je me suis laissé mener par le bout du nez. Je reste plantée devant lui à le fixer en rougissant, comme une débile. C'est alors qu'un prof entre dans la salle pour commencer son cours, ce qui me permet de couper court à notre conversation.

Le lendemain, en arrivant dans la salle, je trouve un paquet de bonbons Têtes brûlées sur mon pupitre. Baylor reste silencieux, il regarde ailleurs. Mais quand je me lève pour balancer le paquet à la poubelle, il baisse la tête en faisant mine d'étudier ses notes. Bien. Fini les ambiguïtés. Pourtant, sur le chemin du retour, je ne peux résister à l'envie de m'acheter

un paquet de Têtes brûlées. Une fois dans ma chambre, j'en glisse un dans ma bouche. Tandis que sa saveur acidulée chauffe ma langue, l'image de Drew examinant mon corps s'impose à moi. Je suis prise d'une bouffée de chaleur douloureuse. J'ai juste le temps de plaquer mon oreiller sur ma figure pour étouffer un gémissement. Cette nuit-là, je n'arrive pas à dormir.

DREW

MA MÈRE M'A DIT UN JOUR que le moment le plus important de ma vie ne serait pas celui où je remporterais le championnat de la NCAA¹ ou même le Super Bowl². Ce serait le moment où je tomberais amoureux.

Selon elle, l'important dans la vie, c'est comment on vit, et avec qui. Le travail qu'on exerce, les études, tout ça... c'est secondaire. J'avais seize ans quand elle m'a asséné son point de vue. Alors, pour toute réponse, j'ai levé les yeux au ciel en soupirant avant de reprendre mon entraînement pour perfectionner mes feintes de passes.

Mais ma mère n'a pas lâché l'affaire :

— Tu verras, Drew, un jour, l'amour surgira de nulle part pour te gifler de toutes ses forces. Et là, tu comprendras ce que je veux dire.

Il se trouve qu'elle avait raison, excepté sur un point : l'amour n'a pas surgi de nulle part. Il a marché tranquillement vers moi, en faisant le fier, pour être certain d'être remarqué. Par contre, il, ou plutôt elle, m'a bien « giflé de toutes ses forces ».

J'adorerais dire à ma mère qu'elle avait raison... mais elle n'est plus de ce monde. Et aujourd'hui, alors que je me suis pris le râteau de ma vie, repenser à son décès m'enfonce

¹ National Collegiate Athletic Association : association sportive américaine organisant les programmes sportifs de nombreuses grandes écoles et universités aux États-Unis. (Source : *Wikipédia*)

² Finale du championnat organisé par la Ligue américaine de football américain. (Source : *Wikipédia*)

encore plus que d'habitude dans des abîmes de mélancolie. On peut prendre la situation sous n'importe quel angle, elle restera désastreuse. J'ai tout foiré. Pourquoi ? Eh bien, disons que l'objet de l'amour que je ressens si fort à présent... me déteste cordialement.

Je suis assez mature pour reconnaître que je suis entièrement responsable de ce bordel sans nom qui me fait office de vie sentimentale. Je n'étais pas prêt pour Anna Jones.

Je suis toujours gêné en repensant à la première fois où j'ai posé mes yeux sur elle au début de ce semestre. Je suis arrivé en retard, j'ai couru m'asseoir au fond de la salle en essayant de me faire le plus discret possible. Malheureusement, ma popularité est telle sur le campus que j'attire l'attention partout où je me trouve. Ça peut sembler génial, mais croyez-moi, c'est épuisant.

Lorsque l'appel du début de cours est arrivé à ma rangée, une voix douce et sucrée comme du sirop d'érable s'écoula jusqu'à mes oreilles.

— Anna Jones.

Elle venait seulement de prononcer son nom ; ce fut comme si un doigt ardent glissait le long de mon échine. Je me tordis le cou. Elle était là, juste à côté de moi. Sa beauté annihila toutes mes pensées. On aurait pu me dépouiller de tout ce que j'avais, je ne me serais rendu compte de rien.

Le souffle court, ma tête sonnée, j'étais tout juste capable de la contempler. Je ne dirais pas que c'était un coup de foudre, mais plutôt une impression du genre : « Oh mon Dieu, par pitié, je veux, je veux, je veux... » Avec une pointe d'impatience en prime.

Je me suis dit que j'étais peut-être surmené et que je réagissais simplement de façon excessive à quelque chose qui n'était pas vraiment là. J'ai donc observé Anna Jones en essayant de rationaliser ma réaction.

Elle s'est alors retournée, comme si elle avait senti mon regard. Nom d'un chien, ses yeux ! Ils étaient aussi

hypnotiques que ceux d'un chat, avec des coins légèrement inclinés. J'ai d'abord cru qu'ils étaient marron avant de me rendre compte qu'ils étaient plutôt vert bouteille... Et si clairs... Et... contrariés. Non, elle n'avait pas l'air contente. Je m'en fichais. Une idée tournait en boucle dans mon cerveau. « Un jour, elle sera mienne. »

Je n'ai aucun souvenir du reste du cours. Tel un condamné à mort qui savoure son dernier lever de soleil, je ne pouvais détourner mon regard d'Anna Jones. De son côté, elle faisait de son mieux pour m'ignorer... superbement.

À peine le cours terminé, elle s'est ruée vers la sortie. Je lui ai coupé le chemin, et nous avons failli nous rentrer dedans en plein milieu de l'allée. C'est là que tout est parti en vrille. Je me suis comporté comme le dernier des crétins.

Pourtant, je n'ai jamais été intimidé par les filles. Pour être honnête, quitte à paraître grossier, j'ai toujours eu l'embarras du choix. Mon statut de quarterback m'a toujours offert une certaine renommée dont j'ai pu tirer parti pour avoir à peu près tout ce que je voulais, femmes comprises. Malheureusement, il était clair qu'Anna se fichait du football comme de sa première chaussette. Pauvre de moi.

Dans tous les cas, son regard farouche me prit au dépourvu. En fronçant ses sourcils délicats, elle avait l'air de vouloir me dire « Mais qu'est-ce que tu me veux, toi ? »

Je n'étais plus qu'une masse inerte, un balourd bigleux et mutique. Ma langue restait collée à mon palais, tandis que mes joues se contractaient sous l'effet d'un tic nerveux. Pour éviter qu'elle remarque ces spasmes, je lui ai sorti la première chose qui m'est passée par la tête :

— Salut, chère rouquine plantureuse.

J'aurais voulu que quelqu'un surgisse pour me faire taire. Qu'est-ce qui m'a pris de dire ça ? Je n'arrive toujours pas à donner un sens à ces mots. Intérieurement, au fin fond du méandre de neurones qui crépitaient dans ma boîte crânienne, une sirène d'alarme hurlait quelque chose comme : *Erreur !*

Erreur ! Retraite ! Retraite ! Activez les boucliers ! Préparez les torpilles à photons !

Extérieurement, je luttais pour donner le change. Mais la crispation de mon sourire, la chaleur qui empourprait mes joues et le filet de sueur qui me chatouillait le dos allaient rapidement démolir le peu de crédibilité qui me restait. Vous l'aurez compris, je n'étais pas à l'aise. Pas du tout.

Et pour ne rien arranger, ses yeux verts lançaient des éclairs de colère.

Puis elle m'engueula.

Inutile de dire que je suis sorti de là en piteux état. Je déteste être rejeté. Je déteste tellement ça que je ne lui ai pas dit un mot depuis. Je m'assois à côté d'elle en me languissant silencieusement pendant le cours. Pathétique.

Il faut que je me ressaisisse. Et vite. Parce que là, je perds la boule.